**Extrait : « Je ne tiens pas à connaître cet amour, moi. S'il faut tuer et en mourir. »**  *L’Infante maure*, Albin Michel 1994, p. 137-141

Papa est une figure de bonheur même là-bas où il va, où mon cœur le voit entouré d’une lumière à quoi on le reconnaît. Comme l’objet auquel vous tenez le plus, il est là-bas, bien caché, et on dit: c’est un talisman. Vous y pensez, un coup, et vous frissonnez de tout votre corps. Vous y repensez un coup encore, et c’est pareil, vous frissonnez bien que vous pensiez : «Mais je ne sais pas où il est, cet objet.» Alors que vous le savez parfaitement.

C'est comme dans l'histoire qu'il m'a racontée lorsque j'étais encore un bébé, une fleur d'enfant. Je m'en souviens, elle s'appelait *La perle du bonheur,* ce genre d'objet y était caché. Une perle. Une histoire comme il sait les raconter, qu'il ne prend pas dans les livres mais qu'il invente pour moi, mon papa. Et quand une histoire commence, le temps s'arrête.

Cela aurait pu se passer aussi bien en vrai, ce n'étaient pas des choses toutes prêtes dans sa tête. Je le revois avec son air de se rappeler, je revois l'effort qu'il faisait pour y arriver et les expressions qui lui changeaient le visage, joyeuses ou effrayées selon le moment. L'histoire se racontait aussi sur sa figure.

Je voudrais effleurer des doigts tous les mots, tous les points sensibles des histoires que sont aussi notre vie, notre monde. Je vais, je viens, tant dans la maison que dans le jardin, je grimpe aux arbres — et je cherche ces mots, ces points sensibles. Je suppose que, comme sur un corps, il y en a un peu partout. Réussirai-je à poser le doigt dessus et à voir combien ils sont sensibles ? Je touche ici, puis là.

Moi : je suis partout le même point sensible. Partout douceur et douleur. On ne peut pas me laisser le doigt longtemps dessus. Ce serait trop de joie et trop de souffrance. Alors je tourne, me promène de-ci, de-là, essayant ailleurs, tâchant de trouver chez les autres ces points vivants qui nous font exister.

Et encore un point parmi ceux-là : si un jour papa et maman se mariaient, maman porterait-elle une robe blanche, un voile blanc? Serais-je sa première demoiselle d'honneur?

— Je pourrais le tuer...

Ces mots traversent l'air comme une flamme. Ils sont de maman. Ils m'ont léché les joues de leur langue de feu et mon cœur a manqué une des marches qu'il a l'habitude de monter et de descendre sans broncher.

— Mais qui ça, maman?

Seigneur, quel nom va-t-elle prononcer ? C'est impossible, ce n'est pas ce qu'elle a voulu dire. Certainement pas.

* Mais qui, maman ?
* Quoi ?
* Qui pourrais-tu bien tuer, toi?
* Ai-je dit ça?
* Tu l'as dit. Je t'ai entendue le dire.
* Non ?...
* Oui, tu l'as dit, mamouchka.

Elle prend sa mine de quand un problème se pose à elle, une mine de ne pas savoir s'il faut en rire ou en pleurer.

— Lyyli Belle, ai-je vraiment voulu dire ça ? Mais qui pourrais-je bien tuer?

Cette question ! Ce n'est toujours pas moi qui serais capable d'y répondre. Pas elle non plus, apparemment. Une question destinée à une troisième personne absente. Je me demande *qui* ? Jene trouve pas. Je ne trouve pas, pas, pas.

Je l'examine, c'est toujours elle, qui ne s'est pas encore transformée en meurtrière, elle n'a guère changé.

— Voyons, je n'ai rien pu dire de pareil.

Elle n'a rien pu dire de pareil. Tant mieux. Excuse-moi si j'ai mal entendu.

Je continue à la regarder. Je vois, maman, que tu n'as rien dit de pareil, et ça va, tout va bien maintenant. Calmons-nous, toutes les deux, toi et moi, tu ne peux rien avoir dit de tel.

— Pour sûr, maman. Tu ne peux pas avoir dit ça.

M'a-t-elle entendue ? Je n'en suis pas certaine.

-- M'entends-tu, maman?

-- Quoi encore ?

-- Tu n'as pas voulu dire ça, n'est-ce pas ?

-- Dire ça?

-- Tuer quelqu'un.

– Ah...

— Tu ne pourrais pas.

Suit un long silence, dont en fait elle ne sort pas, quand elle finit par murmurer dans un halètement :

– Non, Lyyli Belle.

Jusqu'où irait-on avec des pensées, ou des choses, juste comme on les dit et, déjà, elles cessent d'être bonnes à dire ? Déjà elles sont invraisemblables et nous, invraisemblables, qui voulons les dire.

– Mais tu as cru m'avoir entendu dire ça, tu as pensé que j'aurais eu le courage de le faire.

– Maman, je l'ai vu à ton regard.

– Vu à mon regard ?

— Oui, maman. Je l'ai vu écrit sur ton visage. Elle n'ajoute rien sur le moment. Puis avec le faible sourire qui lui vient quand elle est songeuse, elle laisse tomber :

– Tu es folle. Nous sommes deux folles.

Penchant la tête de côté, elle est subitement et complètement prise par un de ces rires que j'adore. Qui la font si belle.

– Tu as raison, maman, nous sommes deux folles.

J'accompagne son rire du mien tout en contournant la table pour aller m'asseoir près d'elle et mettre ma tête contre son épaule.

Les mamans et les papas : des aveugles qui voient tout autre chose quand ils en arrivent à s'aimer sauvagement. Ils voient tout autre chose et je me demande si c'est aussi merveilleux que ça au bout du compte, puisqu'on en devient aveugle. Je l'ai entendu dire.

Je ne tiens pas à connaître cet amour, moi. S'il faut tuer et en mourir. Si c'est tout ce qu'on peut faire pour ceux qu'on aime, et rien d'autre.

En es-tu là, maman ? Mais tuer qui ? Le vouloir, passe encore. Quant à pouvoir... Non, jamais je ne le croirai.

Je pose ma tête carrément sur ses genoux sans lui demander son avis et elle, pour me faire de la place, s'éloigne un peu de la table avec le banc, comme elle est assise. Son regard me fait alors une cape de lumière qui me couvre de sa tendresse irisée d'avant les mots et leur tristesse. A mon cœur, il pousse des ailes et des envies de danser. Je n'ai pas honte d'être aussi heureuse.